

1914 : Première boucherie industrielle

Jacques Tardi, né en 1946, est auteur de Bd. Il est surtout connu pour la série Les Aventures extraordinaires d'Adèle Blanc-Sec et ses adaptations des romans de Léo Malet, Nestor Burma.

Le Premier conflit impérialiste mondial est aussi un de ses thèmes de prédilection. Ses récits, marqués par leur rigueur historique – il collabore avec l'historien JP Verney, spécialiste de cette « Putain de guerre » -, illustrent le destin tragique de la chair à canon. Son trait, noir et blanc, dépouillé mais précis, crû et émouvant montre avec force la collision entre le pot de glaise et la ferraille fatale. Ses nombreuses rééditions et traductions prouvent sa pertinence. En 2011, sa traduction américaine, *It Was the War of the Trenches*, a reçu deux récompenses au très prestigieux Prix Eisner dans les catégories « Meilleure œuvre inspirée de la réalité » et « Meilleure édition américaine d'une œuvre internationale ».

En complément, on pourra relire ***Les carnets de guerre de Louis Barthas***. **BARTHAS (1879-1952)** pour rédiger ces centaines de pages, n'avait qu'un certificat d'études mais était un lecteur avide, curieux de tout (Hugo, Zola, Marx ...). De famille très modeste, il était ouvrier agricole puis tonnelier dans un village de l'Aude. Là, il participe à la création du syndicat des ouvriers agricoles, est membre du parti socialiste et milite aux côtés de Jaurès.

Il a 35 ans en 1914, marié et père de 2 enfants. Il va rester sous les drapeaux du 4 août 1914 au 14 février 1919 (soit 4 ans et demi) et la plus grande partie du temps au front comme caporal dans l'infanterie.

Dès le premier jour, il tient ses carnets sur n'importe quel papier, sur des feuilles cousues avec du fil. En même temps, il envoie de très nombreuses lettres et cartes postales à sa famille, à qui il demande de les conserver précieusement. Ses notes, lettres, photos, cartes lui servent ensuite, une fois démobilisé, à rédiger d'une encre violette et à la plume un manuscrit constitué de 19 cahiers d'écolier (de 80 à 100 pages). Ils formeront le futur livre de plus de 500 pages paru pour la première fois en 1978.

S'il apparaît comme un socialiste modéré (républicain pacifiste plutôt que révolutionnaire), il reflète bien la vision d'un grand nombre de mutins français pour qui la Révolution est alors considérée comme un moyen de mettre fin à une situation militaire jugée sans issue plus que comme un désir profond de changement social. Son avis est précieux parce que c'est un témoin ordinaire (simple caporal, tonnelier dans le civil) qui note avec sincérité sans penser à la publication. Il rédige immédiatement sans désir d'effet littéraire, ni propagandiste. Simplement pour mémoire : « ... *je crois être inspiré par leur volonté en luttant sans trêve ni merci jusqu'à mon dernier souffle pour l'idée de paix et de fraternité humaine.* » (dernière ligne du livre)

On peut se demander comment ces hommes ont-ils tenus aussi longtemps en essayant de concilier le « devoir patriotique » avec la peur de mourir, la peur de tuer, sans compter les affres d'un quotidien inimaginable (privations, boue, hygiène déplorable...).

Sans doute, ceux qui survivent aux combats deviennent au fil des jours des « professionnels » de la guerre, qui en ont appris les ficelles pour mieux y survivre. Il ne faut pas nier non plus la « culture de haine » qui pouvait animer certains soldats des deux camps lorsque le combat se rapprochait. A rebours, comprendre aussi la profonde camaraderie qui naît entre ces soldats qui partagent ensemble la fatigue, l'éloignement, les poux, les rats, la boue, les barbelés, les ruines, les balles, les obus, la violence, la peur, la mort.

Dans cette première guerre industrielle, l'attitude des ouvriers et de leurs organisations était, pour les gouvernants, tout à fait essentielle (Voir à ce propos l'épisode du carnet B en France : pp. 152/ 159 et 498/ 503 chez **Alfred ROSMER , Le mouvement ouvrier pendant la Première Guerre mondiale , Éditions Avron, 1993** ; et chez J.J. Becker, *Le Carnet B*, Klincksieck, 1973).

En 1915, le mouvement ouvrier, après une période de somnolence (propagande belliciste massive - Cf. le réservoir de caricatures de Jaurès rassemblé au musée de Castres, qui porte son nom - pour une guerre défensive, courte ; Union sacrée, censure, prison voire peloton) reprenait vie. Et l'agitation allait croissante. La lassitude des peuples commençait à se manifester, les raisons profondes en étant à peu près partout les mêmes : le poids des deuils et des souffrances et les difficultés économiques du blocus ou de la guerre sous-marine (montée des prix, angoisse du ravitaillement). Lisez ou relisez ces pages simples :

« ... Une nuit cependant qu'il pleuvait à torrents l'eau envahit l'abri et descendit en cascade les marches des deux escaliers. Il fallut que sous l'averse quelques hommes se dévouassent pour aller établir un barrage que l'eau creva à trois ou quatre reprises et le restant de la nuit se passa à lutter contre l'inondation.

Le lendemain 10 décembre en maints endroits de la première ligne les soldats durent sortir des tranchées pour ne pas s'y noyer ; les Allemands furent contraints d'en faire de même et l'on eut alors ce singulier spectacle : deux armées ennemies face à face sans se tirer un coup de fusil. La même communauté de souffrances rapproche les cœurs, fait fondre les haines, naître la sympathie entre gens indifférents et même adversaires. Ceux qui nient cela n'entendent rien à la psychologie humaine.

Français et Allemands se regardèrent, virent qu'ils étaient des hommes tous pareils. Ils se sourient, des propos s'échangèrent. des mains se tendirent et s'étreignirent, on se partagea le tabac, un quart de jus ou de pinard. Ah !

si l'on avait parlé la même langue.

Un jour un grand diable d'Allemand monta sur un monticule et fit un discours dont les Allemands seuls saisirent les paroles mais dont tout le monde comprit le sens, car il brisa sur un tronc d'arbre son fusil en deux tronçons dans un geste de colère. Des applaudissements éclatèrent de part et d'autre et L'Internationale retentit.

Ah ! que n'étiez-vous là, rois déments, généraux sanguinaires, ministres jusqu'au-boutistes, journalistes hurleurs de mort, patriotards de l'arrière, pour contempler ce sublime spectacle !

Mais il ne suffisait pas que les soldats refusassent de se battre, il fallait qu'ils se retournent vers les monstres qui les poussaient les uns contre les autres et les abattre comme des bêtes fauves. Pour ne pas l'avoir fait, combien de temps la tuerie allait-elle durer encore ? Cependant nos grands chefs étaient en fureur. Qu'allait-il arriver grands Dieux si les soldats refusaient de s'entretuer ? Est-ce que la guerre allait donc si tôt finir ? Et nos artilleurs reçurent l'ordre de tirer sur tous les rassemblements qui leur seraient signalés et de faucher indifféremment Allemands et Français comme aux cirques antiques on abattait les bêtes féroces assez intelligentes pour refuser de s'égorger et se dévorer entre elles.

De plus, dès qu'on put établir tant bien que mal la tranchée de première ligne on interdit sous peine d'exécution immédiate de quitter la tranchée et on ordonna de cesser toute familiarité avec les Allemands.

C'était fini, il aurait fallu un second déluge universel pour arrêter la guerre, apaiser la rage et la folie sanguinaire des gouvernants.

Qui sait ! peut-être un jour sur ce coin de l'Artois on élèvera un monument pour commémorer cet élan de fraternité entre des hommes qui avaient l'horreur de la guerre et qu'on obligeait à entre-tuer malgré leur volonté.

Cependant, en dépit d'ordres féroces, on continua surtout aux petits-postes à familiariser entre Français et Allemands ; à la 24ème compagnie, le soldat Gontran, de Caunes-Minervois, rendait même visite à la tranchée boche. Il avait fait la connaissance du capitaine allemand, bon père de famille qui lui demandait des nouvelles des siens et lui donnait toujours quelques cigarettes. Quand Gontran prolongeait trop sa visite le capitaine le poussait hors de la tranchée en lui disant : « *Allons, va-t'en maintenant !* »

Malheureusement pour Gontran, un jour qu'il revenait de la tranchée allemande il fut aperçu par un officier de sa compagnie et quel officier ! le lieutenant Grubois, « Gueule de Bois », qui lui dit : « *Je vous y prends, vous serez fusillé demain. Qu'on arrête cet homme.* »

Personne ne bougea, les hommes regardaient stupides cette scène. Gontran affolé par cette menace de l'officier escalada le talus de la tranchée

en lui criant : « *Béni mé querré* » [En occitan : « Viens me chercher. »], et en quelques enjambées il fut à la tranchée ennemie d'où il ne revint plus. Le soir même un conseil de guerre composé des officiers supérieurs du régiment et présidé par le colonel se réunit à l'abri de notre commandant. En cinq sec. le soldat Gontran fut condamné par contumace à la peine de mort [...]

La victoire a fait tout oublier, tout absoudre ; il la fallait coûte que coûte à nos maîtres pour les sauver, et pour l'avoir ils auraient sacrifié toute la race, comme disait le général de Castelnau. Et dans les villages on parle déjà d'élever des monuments de gloire, d'apothéose aux victimes de la grande tuerie, à ceux, disent les patriotards, qui « ont fait volontairement le sacrifice de leur vie », comme si les malheureux avaient pu choisir, faire différemment. Je ne donnerai mon obole que si ces monuments symbolisaient une véhémence protestation contre la guerre, l'esprit de la guerre et non pour exalter, glorifier une telle mort afin d'inciter les générations futures à suivre l'exemple de ces martyrs malgré eux.

Ah ! si les morts de cette guerre pouvaient sortir de leur tombe, comme ils briseraient ces monuments d'hypocrite pitié, car ceux qui les y élèvent les ont sacrifiés sans pitié. Car qui a osé crier : « Assez de sang versé ! assez de morts ! assez de souffrances ! » ? Qui a osé refuser son or, son argent, ses papiers, publiquement, aux emprunts de guerre, pour faire durer la guerre ?

Revenu au sein de ma famille après des années de cauchemar, je goûte la joie de vivre, de revivre plutôt. J'éprouve un bonheur attendri à des choses auxquelles, avant, je ne faisais nul cas : m'asseoir à mon foyer, à ma table, coucher dans mon lit, chassant le sommeil pour entendre le vent heurter les volets, lutter avec les grands platanes voisins, entendre la pluie frapper inoffensive aux carreaux, contempler une nuit étoilée, sereine, silencieuse ou, par une nuit sans lune, sombre, évoquer les nuits pareilles passées là-haut ...

Souvent je pense à mes très nombreux camarades tombés à mes côtés. J'ai entendu leurs imprécations contre la guerre et ses auteurs, la révolte de tout leur être contre leur funeste sort, contre leur assassinat. Et moi, survivant, je crois être inspiré par leur volonté en luttant sans trêve ni merci jusqu'à mon dernier souffle pour l'idée de paix et de fraternité humaine. » (pages 215-217 ; 551-552, qui terminent le livre de **BARTHAS Louis et CAZALS Rémy, *Les carnets de guerre de Louis Barthas, tonnelier, 1914-1918, La Découverte 2003*** ; ce livre a connu cinq rééditions depuis 1978 : 1992, 1998, 2007, 2013.)

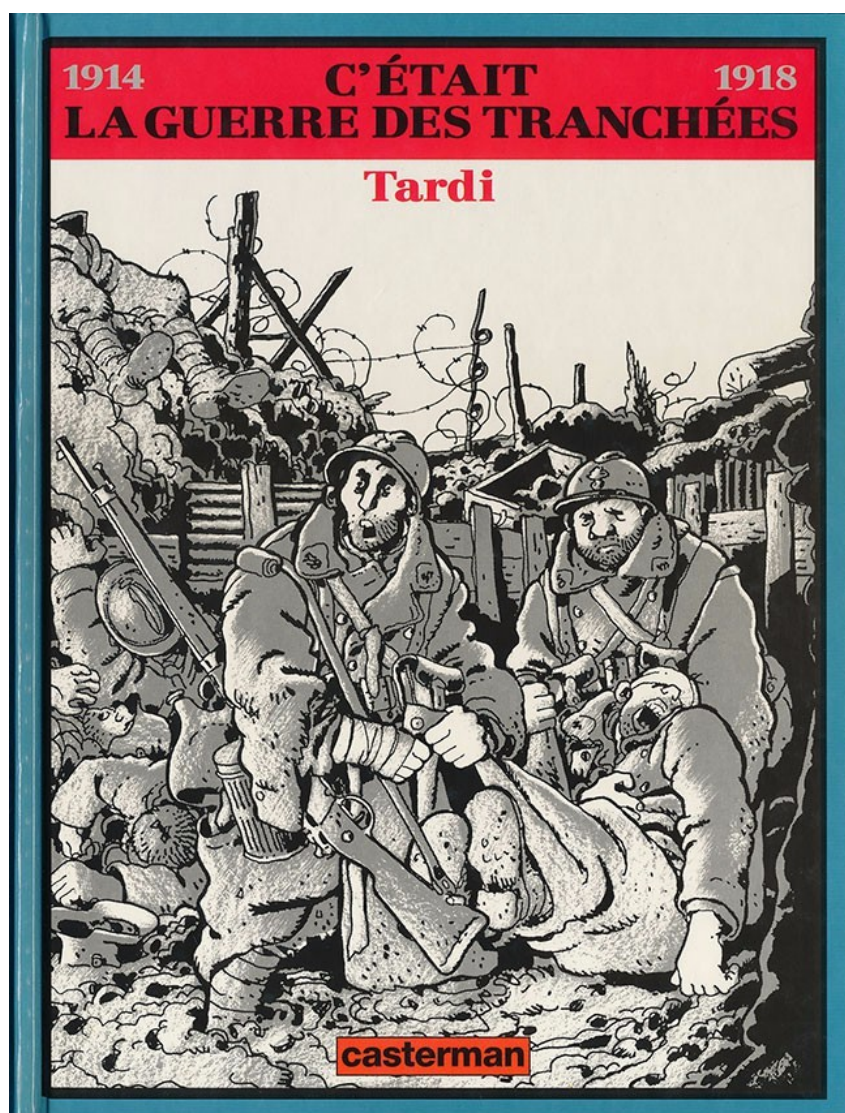
A consulter :

<https://centenaire.org/fr/en-france/nord-pas-de-calais/pas-de-calais/un-monument-en-memoire-des-fraternisations-neuville-saint> ;

Et sur le site « Smolny » - **La Première Guerre mondiale (Juillet 1914 - Novembre 1918)** :

« Cette nouvelle entrée thématique vise à donner un accès synthétique aux textes publiés sur le site Smolny en lien avec la Première Guerre mondiale. En regard du foisonnement de livres d'analyse ou de témoignages qui accompagne le centenaire du déclenchement de la première boucherie mondiale, nous avons souhaité rendre disponibles le maximum de documents d'interventions politiques au sein du mouvement ouvrier international ... » Cf. http://www.collectif-smolny.org/article.php3?id_article=1963 ;

Ci-dessous quelques planches extraites de « 1914-1918, c'était la guerre des tranchées », 1993 :



L'affiche parlait du plus grand fléau créé par l'être humain à son usage propre : LA GUERRE. Loin d'être affligée, la foule, composée de gens qui d'ordinaire se haïssent, communiçait dans la joie et la haine. La haine de l'Allemand, la haine du Boche dont on n'allait faire qu'une bouchée.



LA GUERRE! Vingt millions d'individus, en une semaine, ont tout arrêté pour aller tuer d'autres hommes. On a dit aux uns : C'est la revanche : A BERLIN! On a dit aux autres : NACH PARIS! et du fonctionnaire à l'ouvrier, ils sont partis, convaincus de se couvrir de gloire et de prendre des vacances. En une semaine, les Allemands, les Autrichiens, les Anglais, les Belges, les Russes, les Italiens, les Turcs et les Français, tous sont partis.



Les hommes sont des moutons. Ce qui rend possibles les armées et les guerres. Ils meurent victimes de leur stupide docilité. (Gabriel CHEVALIER. LA PEUR.)



Un orchestre de café joua la Marseillaise. Les consommateurs, dans un même élan de patriotisme, se levèrent et entonnèrent l'hymne national. Seul un vieil homme dédaigna de se lever. Pourquoi ? Ne partageait-il pas l'enthousiasme du moment ? Était-il le seul individu lucide présent en ce lieu ? Se souvenait-il d'anciennes défaites ?



Le vieillard fut traité d'espion à la solde de l'Allemagne, de traître et de Boche.



Ce jour-là, un dimanche, à la terrasse d'un café, j'eus l'occasion de voir une des premières victimes de la guerre...



Je me demandais si je faisais pas une grosse bêtise, à continuer comme ça mon tourisme... Ça avait l'air d'avoir morflé pas mal dans la grand-rue...



Et puis je suis tombé sur les gendarmes, y'en avait du monde dans les hauteurs, par ici ... que des bourrins.



Y sont pas morts en héros, ceux-là, autant que tu l' saches!

?
... J'ai failli tirer!

C'est beau, hein, d'voir ça?

Qu'est-ce que tu fous ici?

J'contemple!



C'est les Boches qui les ont exposés là, les coignes ? ... c'est pas pour faire joli, quand même ?

Hein ? ... qu'est-ce que tu dis de ça ?

Non, mon gars, c'est pas les Boches, c'est des types de chez nous, des Poilus qui'en avaient marre de les avoir au cul les bourriques... et y zont eu que ce qu'ils méritaient, ces fumiers ! Y zont été saignés comme des cochons... Ça valait l'coup d'être vu, cette affaire là, non ?



C'est pas piqué des vers, ton histoire !

Y'en a qu'ont eu des emmerdes à cause des bourrins . Des types qui venaient se ravitailler en pinard dans ce patelin, quand y'avait encore un rade ouvert, et qui se sont fait poirer... les coignes, y zont pris leurs noms et leurs matricules, et y paraît qu'un cabot a failli passer en conseil de guerre, on a causé de le dégrader, de travaux forcés... non, mais tu l'crois pas !

... Alors, y'a eu des représailles... forcément.

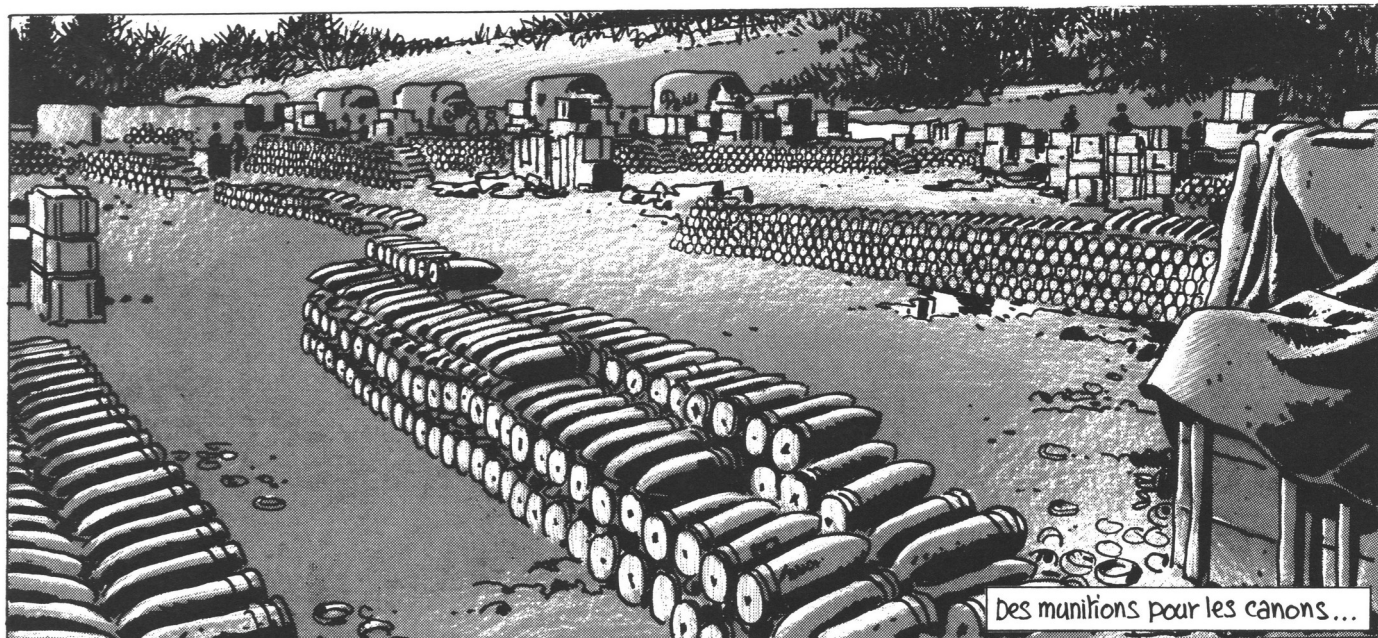


MORT AUX VACHES

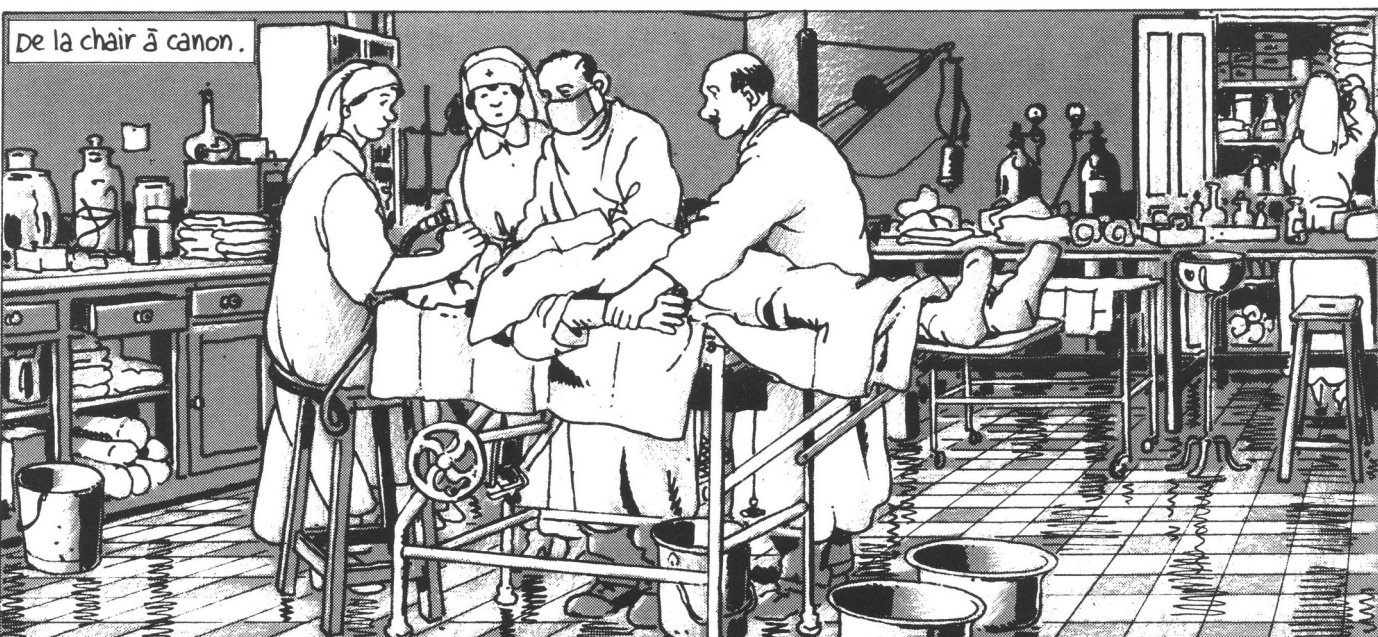
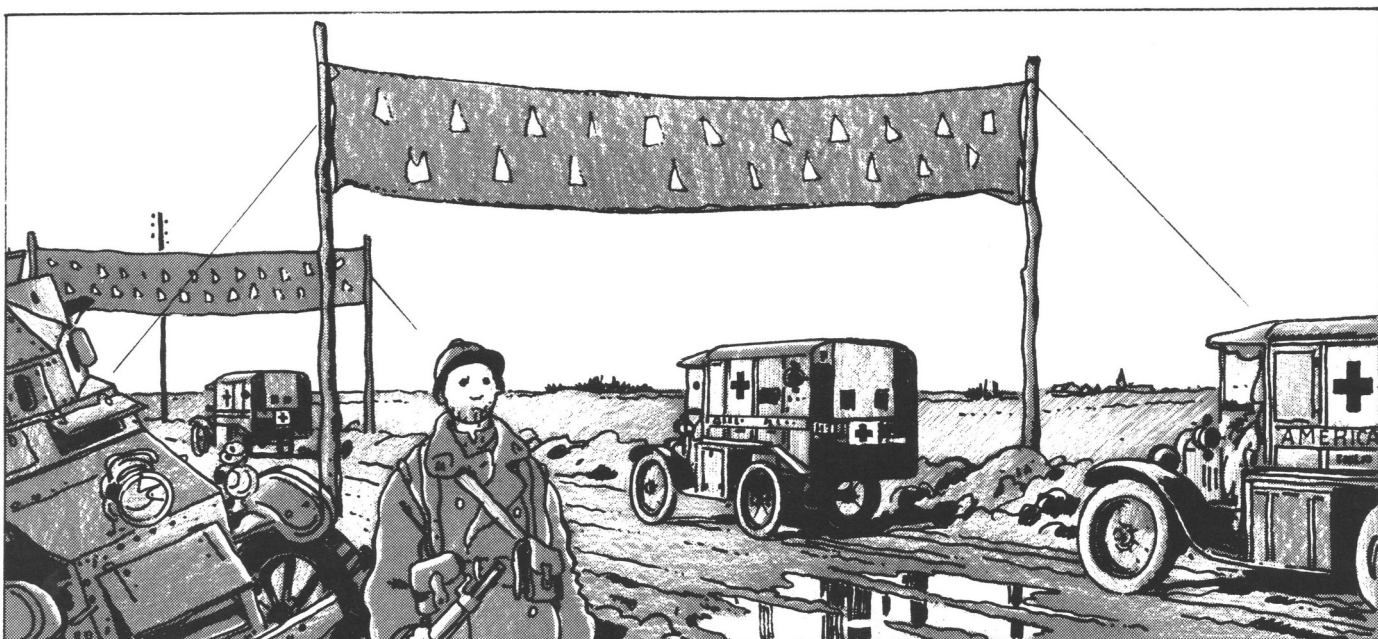
BOUCHERIE

Rince-toi l'œil, mon p'tit gars, parce qu'y vont pas rester longtemps à l'étalage... Quand ils les verront, leurs p'tits copains les décrocheront fissa... tu peux être sûr !

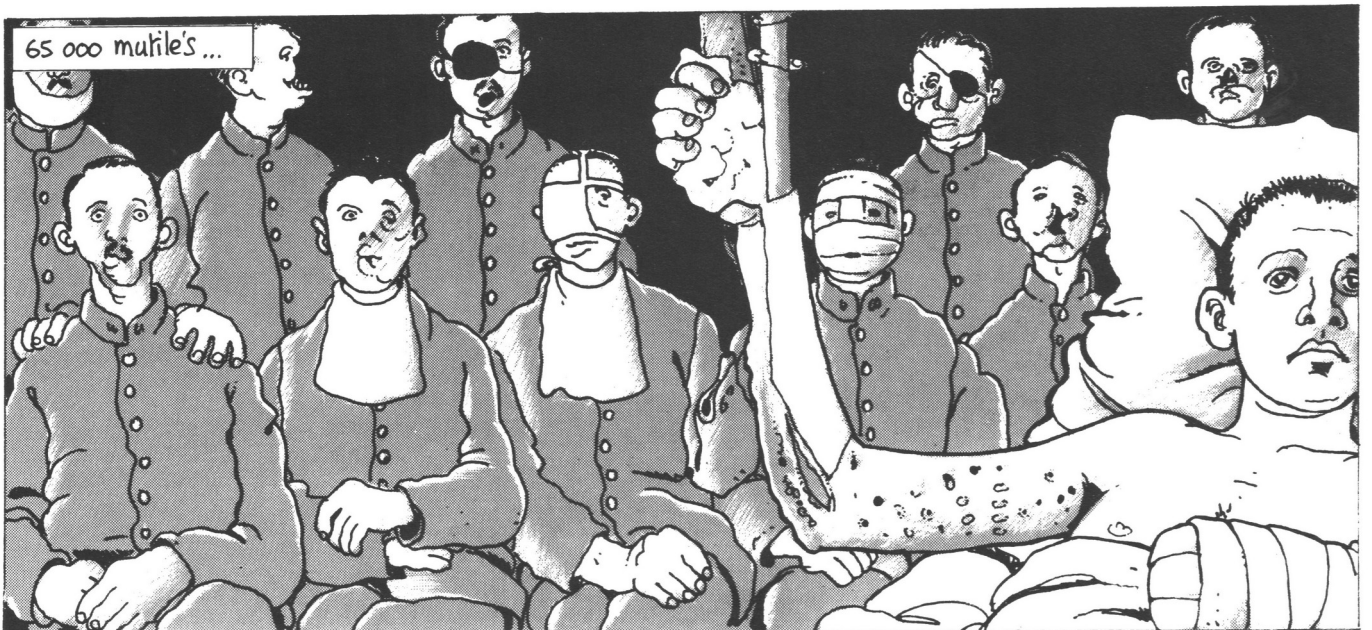
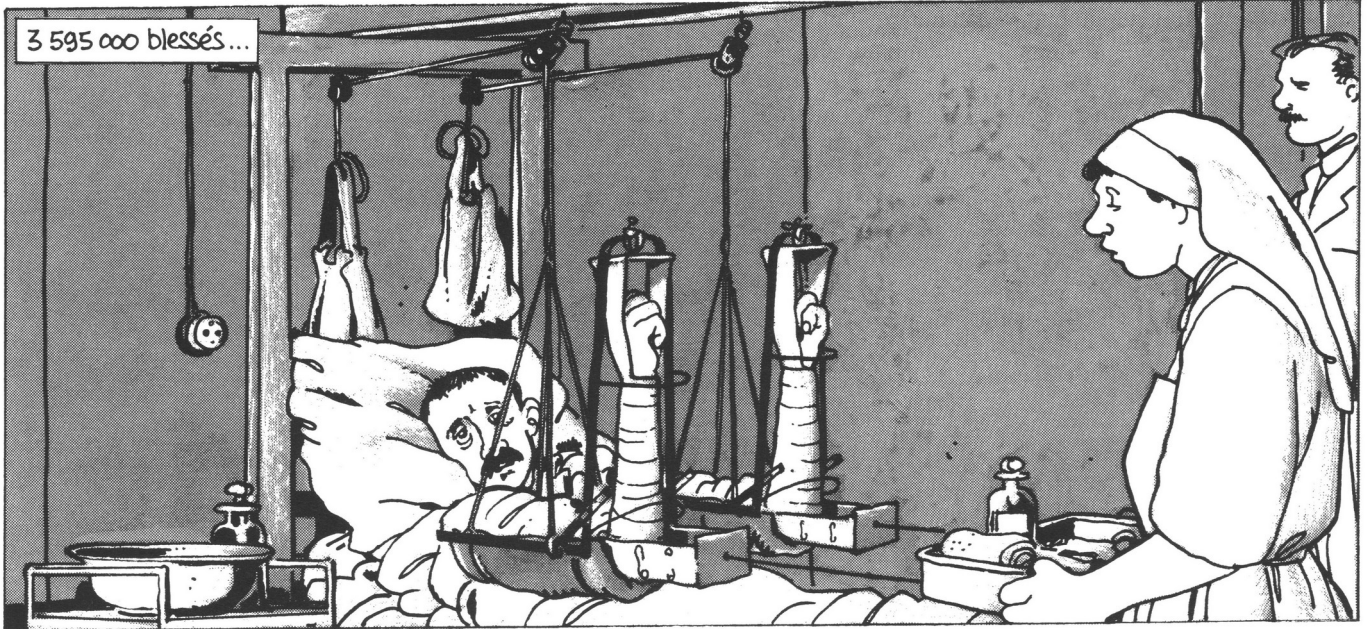
Normal ! ... ça fait sale dans l'décor.



Des munitions pour les canons...



De la chair à canon.



filmographie

J'accuse, Abel Gance, 1918
Charlot soldat, Charlie Chaplin, 1918
La Grande parade, King Vidor, 1925
L'Equipage, Maurice Tourneur, 1928
Verdun, vision d'histoire, Léon Poirier, 1928
La Patrouille de l'aube, Howard Hawks, 1930
A l'ouest, rien de nouveau, Lewis Milestone, 1930
Quatre de l'infanterie, Georg-W. Pabst, 1930
Les Croix de bois, Raymond Bernard, 1931
L'Homme que j'ai tué, Ernst Lubitsch, 1932
L'Adieu au drapeau, Frank Borzage, 1932
L'Equipage, Anatole Litvak, 1935
Les Chemins de la gloire, Howard Hawks, 1936
La Grande illusion, Jean Renoir, 1937
J'accuse (2^e version), Abel Gance, 1938
Sergent York, Howard Hawks, 1941
Le Diable au corps, Claude Autan-Lara, 1946
Au service de la gloire, John Ford, 1952
L'Adieu aux armes, Charles Vidor, 1957
Les Sentiers de la gloire, Stanley Kubrick, 1957
L'Escadrille Lafayette, William Wellman, 1958
La Grande Guerre, Mario Monicelli, 1959
Pour l'exemple, Joseph Losey, 1964
Thomas l'imposteur, Georges Franju, 1964
Le Crépuscule des aigles, John Guillermin, 1966
L'Horizon, Jacques Rouffio, 1967
Dieu que la guerre est jolie !, Richard Attenborough, 1969
Les hommes contre, Francesco Rosi, 1970
Le Baron Rouge, Roger Corman, 1971
Johnny Got His Gun, Dalton Trumbo, 1971
Fort Saganne, Alain Corneau, 1983
La Vie et rien d'autre, Bertrand Tavernier, 1989
L'Instinct de l'ange, Richard Dembo, 1992

bibliographie

Le Feu, Henri Barbusse, 1916
Ceux de 14, Maurice Genevoix (4 vol.), 1916 à 1921
La Vie des martyrs, Georges Duhamel, 1917
Les Croix de bois, Roland Dorgelès, 1919
Orage d'acier, Ernst Jünger, 1920
Le Diable au corps, Raymond Radiguet, 1923
L'Equipage, Joseph Kessel, 1923
Thomas l'imposteur, Jean Cocteau, 1923
A l'ouest, rien de nouveau, Erich Maria Remarque, 1928
Mort d'un héros, Richard Aldington, 1929
Quatre de l'infanterie, Ernst Johannsen, 1929
Témoins, Jean Norton Cru, 1929
Le Réveil de la brute, Liam O'Flaherty, 1930
Après, Erich Maria Remarque, 1931
L'Éclat d'obus, Maurice Leblanc, 1931
Le Grand troupeau, Jean Giono, 1931
L'Adieu aux armes, Ernest Hemingway, 1932
Les Hommes de bonne volonté, Jules Romains (20 vol.), 1932 à 1947
Capitaine Conan, Roger Vercelet, 1934
La Peur, Gabriel Chevallier, 1934
Verdun, Jacques Pericard, 1934
Les Sentiers de la gloire, Humphrey Cobb, 1935
Refus d'obéissance, Jean Giono, 1936
Johnny s'en va-t-en guerre, Dalton Trumbo, 1939
La Main coupée, Blaise Cendrars, 1946
1914-1918, vie et mort des Français, André Ducasse, Jacques Meyer, Gabriel Perreux, 1962
Les Mutineries de 1917, Guy Pedroncini, 1967
La Mort de près, Maurice Genevoix, 1972
Le Temps des Américains 1917-1918, André Kaspi, 1976
Adieu la vie, adieu l'amour, Armand Lanoux, 1977
Les Carnets de guerre de Louis Barthas, tonnelier, 1978
Vincent Moullia, les pelotons du général Pétain, Pierre Durand, 1978
Les Français dans la grande Guerre, Jean-Jacques Becker, 1980
Le Pantalon, Alain Scoff, 1982
La Femme au temps de la guerre de 14, Françoise Thébaud, 1986
Un Long dimanche de fiancailles, Sébastien Japrisot, 1991